

MATHILDE CHAPUIS

Nafar



LIANA LEVI

Émissions radio et télé

France Culture « La Dispute » par Arnaud Laporte, (coup de cœur de Elisabeth Philippe),
31 octobre 2019 : [<https://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/litterature-les-testaments-encre-sympathique-nafar-et-le-journal-de-la-dispute-proust-et-ses>]

RFI Les voix du monde « Littérature sans Frontière » par Catherine Fruchon-Toussaint,
1 novembre 2019 : [<http://www.rfi.fr/emission/20191101-chapuis-mathilde-romanciere-francaise-nafar-liana-levi>]



Littérature Critiques

La traversée de l'Hèbre

Un migrant s'apprête à passer le fleuve entre Turquie et Grèce. Mathilde Chapuis, empathique

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

L'Hèbre est ce cours d'eau où roula la tête d'Orphée qui, par-delà sa mort, invoquait encore Eurydice. Depuis, selon les langues, on le nomme Evros – les Grecs –, Maritza – les Bulgares –, Meriç – les Turcs... C'est naturellement ce nom que retient le jeune Syrien qui tente de le franchir, décidé à tenter de quitter par ce gué périlleux l'Orient et la Turquie, pour s'inventer une autre vie sur le sol européen.

C'est, comme l'indique le titre du premier roman de Mathilde Chapuis, un « *nafar* », l'un de ceux qui abandonnent leur patrie et dont le nom – un constat factuel de départ – se colore à présent d'une péjoration toujours aggra-

vée. Il est unique et, en même temps, tous ses semblables. Lui qui a espéré un avenir plus libre dans sa ville d'Homs lorsque le pouvoir de Bachar Al-Assad a été ébranlé, lui qui a vu mourir sous ses yeux son ami Nizaar, filmant pour faire connaître la résistance et les aspirations libératrices des Syriens au monde entier, lui qui n'a plus de salut que dans la perte de ses racines, de sa terre et de sa langue, est au bord de l'abîme. Devenu pour les passeurs une marchandise de contrebande, le *nafar* est un migrant, un sans-droits. Un prétendant à l'Europe, dont le voyage est suspendu.

Observons-le sur la rive du fleuve, tapi dans les fourrés, déchiré par les épineux, tennillé par la faim. En équilibre précaire. « *Main gauche : balancier. Main droite : lanterne sans feu, éclairer sans lumière. L'air file entre nos doigts et nous avons conscience de l'espace autour de nous.* » Ce « nous » unit le fuyard et la narra-

trice qui l'observe, l'accompagne, le conçoit même puisqu'elle imagine sa vie avant leur rencontre, après d'autres faux départs, à Istanbul. « *J'observe, je consigne et j'invente. J'agis en sorcière, en déesse ou en fée. Je te porte par la force de mon esprit, j'influence le déroulement de ton trajet.* » Comme ces divinités païennes qui peuplaient l'antique contrée, elle énonce pour donner à voir. « *Les bras chargés de victuailles, je suis pleine de ressources, j'ai mille cordes à mon arc. Mes mots ont le pouvoir de conjurer le mauvais sort, ils consolent, ils sauvent in extremis, ils écartent le danger. Je t'enveloppe du halo puissant de la survie coûte que coûte.* »

Consolation et espérance

Ces mots n'ont pourtant pas la capacité de tromper la vigilance des soldats postés sur la frontière ni d'empêcher la délation qui renvoie à la case départ. Mais ils tissent le drame présent avec

d'autres plus anciens. Telle la migration sanglante de 1923 : « *De cette histoire tu ignores tout. C'est pourtant ici que tu marches et que tu entames ta propre fuite. Il y a des lieux qui concentrent en eux plus de malheurs que d'autres. Ce soir, tu es ces centaines de milliers.* »

En n'assignant aucune identité au « tu » et au « je » qui, démunis de mots communs, inventent ensemble un sabir amoureux apportant consolation et espérance, Mathilde Chapuis fait plus qu'évoquer le drame des migrants. Si sa poésie habille une empathie émouvante, elle entend la langue de l'origine non comme une force, mais comme un écueil, « *un outil défaillant, une traîtresse* », menaçant celui qui parvient à s'échapper, orphelin de l'idiome maternel, de n'être malgré tout qu'un rescapé. ■

NAFAR,
de Mathilde Chapuis,
Liana Levi, 160 p., 15 €.



CRITIQUES

ROMAN

Syrien, si proche

NAFAR, PAR MATHILDE CHAPUIS,
LIANA LÉVI, 160 P., 15 EUROS.

☆☆☆☆ Le départ est sans cesse repoussé. Comme une Odyssée qui n'en finirait pas de ne pas commencer. Le héros de cette épopée bégayante est un Syrien qui a fui son pays, ses amis, sa ville, Homs, et le café qu'il y avait bâti. Il rêve de gagner la Suède, mais reste bloqué en Turquie, où il est un « nafar », un clandestin en attente d'un passeur. Mais il est aussi l'homme qu'aime la narratrice, Française débarquée à Istanbul. Pénélope condamnée au provisoire, elle retisse l'histoire de celui dont elle s'est éprise. « Raconter est mon seul pouvoir. [...] Moi qui sur ma chaise, moi qui dans ma tour

Actéon, Ulysse bien sûr – qui en font une élégie universelle.

ÉLISABETH PHILIPPE


attends le départ du héros, ou bien son retour, je cherche les épisodes de sa grande aventure sur lesquels je pourrais avoir prise. » Premier roman de Mathilde Chapuis, « Nafar » a la beauté d'un chant antique adressé directement à l'être aimé, scandé par un « tu » qui nous rend plus intime le destin de cet exilé prêt à tout pour passer de l'autre côté du fleuve Meriç, là-bas, en Europe. Le récit puise dans l'actualité la plus violente, mais il résonne d'échos mythologiques – Orphée et Eurydice, Diane et



critique fiction

NAFAR
Mathilde Chapuls,
éd. Liana Levi, 160 p., 15 €

★★★★☆ Au bord du fleuve Meriç, qui sépare Grèce et Turquie, un homme va se jeter à l'eau.



Il vient de Syrie, où il tenait un café, est passé par Istanbul, où on l'a vu comme un « nafar », à la fois un étranger et un migrant, et rêve de la Suède. La narratrice relate ses hésitations à la deuxième personne du singulier – et elle a de bonnes raisons de se montrer si familière. Par analepses, elle montre la Syrie déchirée, l'attente en Turquie, une rencontre amoureuse, les départs ratés... Au moyen d'une écriture ample qui ne craint ni le lyrisme ni les références antiques, l'autrice donne à voir la réalité d'un migrant comme si l'on se trouvait à ses côtés. Une réalité qui vient s'opposer aux statistiques par lesquelles on évacue la question. **A. B.**



littérature

Livres&idées

Asile littéraire (suite). Romans, nouvelles et récits donnent vie à des personnages bien réels, migrants de Syrie, du Cameroun ou d'Érythrée, partis pleins d'espoir d'Afrique ou du Moyen-Orient vers une vie meilleure en Europe.

Femmes migrantes arrivant au port de Malaga, en Espagne, en octobre 2018. Jon Nazca/Reuters



Fantômes d'aujourd'hui

L'impossible traversée des mondes

Nafar
de Mathilde Chapuis
Liana Levi, 154 p., 15 €

C'est un *nafar*. Littéralement, un voyageur en route vers son destin. Mais le mot galvaudé finit par désigner un perdant en exil, un errant, un migrant. Fuyant la guerre, le jeune Syrien est en route pour l'Europe, la Suède de préférence. Il n'a plus qu'un fleuve à traverser, le Meriç qui fait frontière entre la Grèce et la Turquie. Mais l'armée veille.

S'il n'a pas de nom, il n'a pas de mots non plus pour raconter l'attente, l'espoir, la peur. C'est la narratrice, jeune Française sans nom, qui fera le récit de ces angoisses et de ce fol espoir de traversée : « Tu as envié ceux qui se tenaient au chaud dans leur salon. (...) Tu as peur d'affronter le fleuve. Tu es seul... » Ils se sont connus à Istanbul, alors qu'il travaillait dans un bistro. Au-delà de son silence, elle reconstitue son histoire, par bribes. La guerre à Homs, l'ami Nizaar, tombé sous les balles : « Nous ne nous connaissons pas encore et j'ai l'opportunité de tout voir », dit-elle,

traçant un itinéraire dramatiquement banal. Parce qu'il y a des cohortes de Nafar en chemin, des milliers en transit qui vivent la même errance. Elle, privilégiée et impuissante, sait le drame qui se joue.

Il n'a pas de mots pour raconter l'attente, l'espoir, la peur.

Ces deux-là s'inventent une langue pour vivre un amour éphémère, pudique et insensé, quand elle est libre d'aller et venir, et que sa vie à lui est en suspens : « Je suis la femme qui attend, la femme qui veille autant qu'elle peut sur le sort de l'homme qui lui échappe. » L'appel de la frontière est premier : sur les berges du fleuve – autrement dénommé Maritza et autrefois chanté par Sylvie Vartan –, l'homme espère. Enfoncé dans les épineux, il tente de percer la nuit, évalue ses chances, tandis qu'elle garde la flamme : « Malgré les

échecs, tu es resté convaincu qu'il y avait de l'autre côté du fleuve la possibilité d'exister autrement. »

Dans ce premier roman, Mathilde Chapuis, qui a vécu à Istanbul et accompagné des réfugiés, stigmatise les frontières. Non plus comme un problème de politique internationale, mais un drame intime, qui réduit au silence le *nafar*, ce fantôme des temps modernes. Il y a urgence : « On n'a pas dit l'angoisse, on n'a pas dit l'attente. On n'a pas parlé de ces bouffées d'espoir et de déception consécutives, on n'a pas mis des mots sur la perte de sens ni cet état particulier qui donne aux journées de transit un goût de soupe froide et de pain sec », confie la narratrice. Voilà qui est dit, maintenant, en 25 chapitres denses, dans un texte tragique, sensible et bouleversant.

Christophe Henning

À lire aussi : *Méditerranée, amère frontière* (Actes Sud, 142 p., 15 €), recueil de 16 nouvelles de José Carlos Llop, Charif Majdalani, Meryem Alaoui, Wilfried N'Sondé, Samar Yazbek... Les bénéfices seront versés à l'association SOS Méditerranée.



NAFAR

ROMAN

MATHILDE CHAPUIS



Il n'a plus de nom, perdu sur les routes obscures. Il vient de Homs, s'est caché longtemps à Istanbul, dans un tunnel ou une chambre miteuse. Émigré, ou migrant – *nafar*, en arabe –, il attend près d'un fleuve l'instant où il pourra plonger. Sur l'autre rive, c'est peut-être la liberté. La Grèce d'abord, et plus tard la Suède, comme une idée du paradis. Son histoire ne fait pas la une des journaux tant elle ressemble à celle de tous les exilés... Mathilde Chapuis a rencontré des hommes et des femmes dans cette situation de désarroi, de désespoir. Elle aurait pu en faire un récit, mais le roman lui permet d'aller au-delà des faits, de revenir au passé, de se glisser au plus près de son personnage. On est avec lui, seul dans la nuit noire, au bord de l'eau, guettant le passage des gardes sans bouger d'un pouce tandis que les ronces lui arrachent la peau. On sera demain à ses côtés, à boire le jus d'orange de la liberté en pensant, à tort, que le plus dur est fait. Dans ce premier

roman finement composé, Mathilde Chapuis ne cherche pas à faire pleurer le lecteur mais à lui trouver une place au plus juste. De ce personnage sans visage ni identité, à travers sa marche lente qui souvent ne mène à rien, son immense fatigue, son espoir constant de croiser quelqu'un qui ouvrira sa porte, elle impose la présence, sincère et charnelle. Ne donnant pas de leçon, mais nous rappelant, entre autres choses, que l'exil n'est pas un choix.

— **Christine Ferniot**

Éd. Liana Levi, 160 p., 15 €.



Nafar
★★★
MATHILDE CHAPUIS
Liana Levi
150 p., 15 €

« Le drame de l'exil, c'est l'attente »

Avec « Nafar », Mathilde Chapuis nous met au plus près du migrant, du « nafar », comme disent les passeurs turcs. Et nous montre avec force que l'exil n'est pas un choix.

ENTRETIEN
JEAN-CLAUDE VANTROYEN

C'est le premier roman de Mathilde Chapuis, une Française qui vit à Bruxelles depuis 2016. Mais qui a auparavant sillonné la Grèce, la Turquie, le Liban. Les histoires d'exil, de migration, elle connaît. En Turquie, elle a rencontré de nombreux Syriens qui voulaient atteindre la Suède ou l'Allemagne. Et qui devaient pour cela franchir le fleuve Meriç (en turc), Evros (en grec), Maritza (en bulgare). Alors forte de ces témoignages, elle raconte. Et pour mieux faire sentir ce qu'est l'exil, cet espoir insensé d'arriver dans un pays calme, cette volonté incroyable pour y parvenir, elle a écrit un roman qui narre l'aventure d'un de ces migrants. Un roman court mais parfait. Qui touche au sensible, à l'émotion, à l'humanité. Et qui nous fait mieux comprendre la quête audacieuse et le courage immense de ces êtres qui ne veulent que vivre libres et en paix.

Le « tu » permet aussi à la narratrice d'adresser et de développer son inquiétude, son désarroi, parfois sa colère

”

D'où vient ce roman ?

J'ai vécu en Turquie pendant plus de deux ans et j'y ai rencontré de nombreux Syriens. Mais *Nafar* n'est pas le récit de voyage de celle qui rentrerait d'un pays lointain et déciderait de prendre la plume pour raconter ce qu'elle a vu. Ce n'est pas non plus le témoignage de celui qui a traversé la frontière gréco-turque et vécu les combats en Syrie. Je voulais écrire un texte qui nous mène au plus près de la lutte d'un nafar, mais que l'on ne perde jamais de vue que c'est à travers le prisme de l'imaginaire d'une Occidentale qu'on lit ces événements. J'avais l'intention de dénoncer la profonde injustice que j'observais à Istanbul. Je voulais faire connaître ce que vivait un exilé syrien lorsqu'il cherche à rejoindre l'Europe depuis la Turquie.

Vous ne dites pas migrant, mais nafar.

Le mot *migrant* me pose problème. On n'est normalement « migrant » que provisoirement, ou bien par rapport à un lieu. Mais l'on emploie ce terme comme si cela constituait l'essence des gens dont on parle. Celui-là est un migrant, point. Or ce mot n'est pas neutre. On désigne ainsi l'autre par excellence, celui qui est toujours en trop. Le migrant

est soit victime, soit menace.

Nafar est un mot très intéressant parce qu'ouvertement réducteur dans son usage contemporain. Dans la bouche des passeurs, l'emploi de *nafar* réduit la personne qu'il désigne à une marchandise qu'il faut faire transiter. À une oreille francophone, le mot sonne agréablement. On a envie de le faire vibrer, de le faire parler, peut-être même un peu de le chanter. En employant le mot *nafar*, je dis ce que je fais : je colle une étiquette, je le fais sciemment, volontairement. L'idée n'est absolument pas de remplacer *migrant* par *nafar* mais d'interroger le lexique qu'on emploie habituellement et de voir ce que ça fait que de porter ce nom de *nafar*, qui colle à la peau, ce que ça implique, comment on vit avec cette étiquette qui stigmatise et vous désigne comme appartenant à une catégorie inférieure.

Vous employez le « tu ». La narratrice s'adresse au nafar.

Il était fondamental que l'on découvre le protagoniste à travers son lien avec la narratrice. Ce lien m'intéresse davantage que les personnages eux-mêmes. Je voulais éviter le regard extérieur, le surplomb. Si j'avais utilisé la troisième personne pour raconter l'histoire de ce nafar, j'aurais eu l'impression de parler dans son dos. En employant le « tu », il me semble que la distance est en partie réduite. Une intimité existe, il y a un échange, une complicité. L'emploi de la deuxième personne permet aussi à la narratrice d'adresser et de développer son inquiétude, son désarroi, parfois sa colère. Et j'espère que cela n'exclut pas le lecteur. Au contraire, que l'emploi du « tu » entraîne au plus près des choses.

Vous faites bien sentir le temps qu'il faut pour passer la frontière, les sacrifices, la patience, le courage, l'attente.

Je veux en effet, à travers ce récit, que l'on perçoive très nettement le drame de ces exilés qui, je crois, ne se situe pas seulement dans le fait d'avoir été victimes de la guerre et de risquer de mourir en essayant d'atteindre une « terre promise », mais bien dans l'attente. Attente porteuse de doutes, d'angoisses, espoirs sans cesse renouvelés. Le piétinement, partir-revenir, recommencer toujours, avec la même obstination, car sa vie en dépend. Être piégé dans un lieu intermédiaire, chercher un chez-soi et s'apercevoir que peut-être il n'y a plus de chez-soi. Garder malgré tout le souffle nécessaire. Vivre. Et continuer de tenter.

« Si l'on pense au sort qui est réservé dans ce monde aux personnes qui prennent le risque de traverser cours d'eau, mers, montagnes, barrières, murs, pour arriver là où on leur refuse l'accès, je crois pouvoir dire que la situation n'a pas changé et que l'exemple de « Nafar » reste toujours valable. »

© DYODI/OPALE/LIANA LEVI.



“Nafar”, de Mathilde Chapuis : voir le monde et vivre en transit pour écrire

Réservé aux abonnés

Christine Ferniot

Publié le 05/10/2019.



Dans son premier roman, publié fin août après six ans d'écriture, l'auteure raconte l'histoire d'un “nafar”, un migrant, qui guette le bon moment pour franchir la frontière et entamer une vie meilleure.

Enfant, Mathilde Chapuis habitait une toute petite ville près de Belfort, à la frontière suisse. Elle n'a pas oublié la borne qui séparait les deux pays d'un simple trait. Elle jouait à passer d'un côté et de l'autre avec sa grand-mère et veut bien croire qu'il s'agissait d'un signe avant-coureur, comme pour lui indiquer peut-être qu'elle raconterait un jour une histoire sur ceux qu'on appelle les « migrants » – les *nafar* en arabe, titre qu'elle a donné à son premier roman, paru fin août aux éditions Liana Levi.

Âgée de 10 ans, la fillette solitaire et réservée déjà n'en démordait pas : elle écrira des livres, elle ira voir le monde, loin de l'école de Belfort, puis fera des études de lettres à Strasbourg. À 20 ans, elle partait dans le cadre du programme Erasmus. Elle choisit Naples et s'y installa pour deux ans. « J'avais besoin de ce chaos », dit-elle.

Une vie en Transit

En dépit de son côté jeune fille rangée en tenue sage, Mathilde Chapuis est une aventurière, du genre à vivre en transit, travaillant au hasard des rencontres et des opportunités. Sa seule discipline sont ses heures d'écriture, chipé, en Italie, avant la Turquie puis le Liban.

Un jour à Beyrouth, le lendemain à Istanbul. C'est là-bas qu'elle rencontre des Syriens devenus des amis, des compagnons de route. Ils cherchaient à partir par tous les moyens, elle était « la privilégiée », celle qu'on envie car elle peut aller et venir tandis qu'eux doivent se cacher le long du fleuve.

Pour décrire la vie d'une poignée d'exilés, de clandestins, elle commence par dessiner l'histoire d'un homme qui reste immobile dans les buissons, attendant le bon moment pour passer de l'autre côté d'un monde qui l'empêche de vivre et d'espérer un lendemain. Puis elle se met à écrire, cherchant la place exacte de la narratrice dans ce roman poignant et retenu. « Ça a pris du temps », répète-t-elle avec modestie, rougissant presque. En fait, Mathilde Chapuis a mis six ans pour mettre le point final à *Nafar* et le porter aux éditions Liana Levi.

Des fantômes qui prennent chair au fil des pages. Là, tout est allé vite. Depuis, la jeune romancière ne pense qu'à se remettre à son prochain texte, car le plaisir n'est pas dans les signatures ni les festivals, pas même dans ce moment où le livre existe, mais dans ces heures de solitude où elle s'installe devant les mots et les phrases. « J'ai peut-être attendu tout ça trop longtemps pour en jouir vraiment », dit-elle dans un souffle.

Il faudrait la rassurer, lui dire que son récit n'est pas une simple histoire d'exil et de mort, de fuite et d'eau glacée où tombent les nafars, mais une œuvre littéraire peuplée de fantômes qui prennent chair grâce à elle, à son talent.

À LIRE.

TT *Nafar*, de Mathilde Chapuis, éd. Liana Levi, 160 p., 15 €.



la librairie de l'express

ROMANS

NAFAR

PAR MATHILDE CHAPUIS,
LIANA LEVI, 160 P., 15 €.

15/20



Le nafar n'a pas de nom. Il est lui et des milliers d'autres. Rêvant d'un meilleur ailleurs, loin de la peur et du sang, prêt à mourir pour être un jour libre de rire, d'aimer, de s'exprimer. Un migrant, en somme, terme appelant plus souvent le mépris que la compassion. Comme *nafar* – qui, en arabe classique, désignait un groupe de personnes – est devenu le nom des ombres en exil, synonyme de bétail pour les passeurs. La narratrice du roman emploie le « tu » pour parler de ce nafar. Ce qu'elle raconte de lui, elle l'imagine entre les murs bleus de leur petit deux-pièces, à Istanbul, puisqu'il ne dit presque rien de ses fuites ratées. Elle est française, venue là pour explorer une autre réalité. Il est syrien, en transit pour une nouvelle vie, la Suède pour boussole. Peut-on concevoir ce que traversent ces sans-terre ivres d'espoir, quand on ne l'a pas vécu dans son âme ? On peut, en s'inspirant de sa propre histoire avec un Syrien et en écoutant des récits d'exode, comme Mathilde Chapuis. On peut, avec cette sensibilité et cette générosité qui la définissent. Sur la pointe des mots, à souffle retenu, tout contre la joue d'un homme attendant une lune propice pour franchir un fleuve turc, le Meriç. De l'autre côté, c'est la Grèce, l'Europe. Le paradis après l'enfer de Homs et le purgatoire de la Turquie. De cette berge où se cache le nafar, la narratrice s'échappe de temps en temps. Ici, les horreurs de Bachar el-Assad, là, une traversée loupée, plus loin, les affronts d'un bistrotier turc. La chronologie est confuse, pareille aux mêlées de ronces où s'empêtre le fugitif en bordure du fleuve. Ne pas chercher à raccrocher les époques, se laisser emporter par ces flots méandreaux, qui vous abandonnent chancelant, ému, face à un paria courbé qui toujours se redresse. **S. B.**



CRITIQUE DOMAINE FRANÇAIS

Atlas de l'exil

DÉLICAT ET EMPREINT D'HUMANITÉ, NAFAR DE MATHILDE CHAPUIS NOUS POUSSE À NOUS IDENTIFIER À CELLES ET CEUX QUI FUIENT LEURS PAYS.

Celui qui est issu d'une région pauvre, contraint de travailler dans une plus riche, coupé de son berceau, perpétuellement en transit » : telle est la définition du mot « nafar » en arabe classique. Le protagoniste de ce roman en est un. De jeune propriétaire d'un café populaire à Homs, il est devenu un apatride obsédé par la Suède, stoppé dans sa fuite à Istanbul. Ce personnage n'a rien de l'anonyme qui se fondrait dans une masse obscure de visages inconnus trop vite évoquée dans les médias. En effet, ce personnage est le héros du premier livre de Mathilde Chapuis. Puisque « dans nafar, il y a le héros et l'héroïne, il y a le sacrifice et la peine, il y a la frousse et l'ardeur ». Son récit est ainsi une apostrophe délicate, pleine de sensibilité et de délicatesse, à son adresse. C'est avec un « tu » à la fois intime et lointain, car le gouffre (creusé par la culture, la langue et le vécu) qui sépare la narratrice française

de cet homme syrien exilé instaure une forme de distance doublée d'admiration, qu'elle s'adresse à lui. De ce discours ininterrompu et tendre, un portrait émerge, que les mots suivants résument à merveille : « sous ta peau, dans tes veines : un rêve, un espoir, une folie ».

Les quelque cent cinquante pages dont se compose *Nafar* font se superposer plusieurs strates narratives. Tout d'abord, étirée, infinie, la traversée du bassin du Meriç par le héros, qui marque la frontière entre la Turquie et la Grèce. Les épisodes précis de cette tentative avortée sont retranscrits dans leurs moindres détails, s'attardant sur l'immense prise de risque qu'implique une telle décision (emprisonnement, noyade, meurtre). « Il faut cependant que ce soit quelque chose de grave, quelque chose d'extrême, pour te décider à affronter la nuit. Il faut qu'à te plonger dans cette marge du monde, remplie d'inconnu et de risques, il y ait une raison formidable, violente. » Ja-

lonnant le récit, qui n'a de cesse de revenir encore et encore sur cette expérience proche de l'indicible, ce sombre échec convoque de manière épurée l'histoire individuelle et le courage féroce d'un seul être. Mais dans l'ombre de sa silhouette se dessinent tant d'autres.

La traversée, qui ouvre et ferme le roman, est entrecoupée de réminiscences passées et du quotidien que le protagoniste partage avec la narratrice à Istanbul. L'on y découvre un jeune homme brillant à qui le succès avait souri, avant qu'il ne prenne part à la révolution et qu'il n'y perde son ami d'enfance. Un exilé en fuite perpétuelle, insaisissable, obnubilé par un ailleurs inconnu et meilleur, qui part de l'appartement dans l'espoir de ne jamais y revenir pour y échouer à nouveau quelques heures plus tard. Pourtant, rien n'ébranle sa confiance et son obstination. Et l'écriture de Mathilde Chapuis, qui surplombe avec impuissance et émotion son destin, l'accompagne à travers ses pérégrinations comme une bulle protectrice. Pétrie de références mythologiques (« moi qui voudrais tant jouer un rôle dans ta traversée, être pour toi un soutien aussi providentiel que les Nymphes l'ont été pour le héros Persée »), elle fait de cet homme avec lequel elle partage sa vie un Ulysse moderne. La rédaction d'un tel texte semble répondre à une véritable injonction — celle de témoigner d'un parcours unique parmi tant d'autres, de susciter réactions et réflexions, de se faire pardonner de ne pouvoir rien faire d'autre que d'être « à moi seule, une terre d'accueil, celle qui ouvre les bras, celle qui héberge, supporte les fantasmes et les nouvelles ambitions, la terre où l'on pleure de tristesse et de joie ». En priant pour qu'un jour le héros, avec la foule de celles et ceux qui se sont regroupés derrière lui, soit vainqueur, et que l'on puisse écrire cette jolie phrase de conclusion : « La Terre n'est plus fragmentée, balafrée de frontières, elle est ouverte de fils tendus, ouverte sur une multitude de paliers. C'est à ton tour de passer ». **Camille Cloarec**

Nafar, de Mathilde Chapuis
Liana Levi, 160 pages, 15 €



Avant-critiques Rentrée littéraire 2019

LE PRÉTENDANT

Mathilde Chapuis prête corps à la fuite d'un exilé syrien entre la Turquie et la Grèce.

PREMIER ROMAN/FRANCE • 22 AOÛT

Mathilde Chapuis

Parmi les routes clandestines empruntées par les « prétendants à l'Europe », comme les appelle, refusant le mot « migrants », la primo-romancière Mathilde Chapuis, la traversée du Meriç est l'une des options dangereusement possibles : atteindre la Grèce depuis la Turquie en franchissant ce fleuve-frontière nommé Maritza en bulgare, dans le pays où il prend sa source, et Evros en grec. Mais la Grèce n'est qu'une étape pour celui qui marche vers l'ouest, seul, une nuit d'octobre de la première moitié des années 2010. Ce Syrien en blouson de daim bleu, parti d'Istanbul, dont on suit pas à pas la fuite, se fraye un chemin risqué au milieu de la végétation sauvage du triangle d'Edirne, surveillé par les soldats de l'armée turque. L'objectif, la destination finale rêvée, c'est la Suède, « une promesse, ce vers quoi il faut tendre », « un autre mot pour "avenir", un autre mot pour "sens à ma vie" ».

Le premier roman de Mathilde Chapuis est construit comme une reconstitution qui installe une tension dramatique très physique. La narratrice de cette tentative de traversée ne cache pas sa position même si son identité et son statut ne se dévoilent pas tout de suite. « Nous ne nous connaissons pas encore mais je sais déjà ce que c'est d'avoir peur pour toi » : une partie de ce qu'elle raconte, elle l'imagine.

Et le récit de cette aventure, qui a eu lieu quelques mois avant leur rencontre, court d'un bout à l'autre du roman entrecoupé de va-et-vient, dévoilant l'avant et l'après. Le passé de ce natif de Homs qui a dû tout laisser derrière lui. Puis la relation qui se liera à Istanbul entre ce réfugié, qui dort sur un matelas dans le café où il est employé, obsédé par l'idée d'atteindre l'Europe et échaudant des plans d'évasion, et la nar-



ratrice, une Française en voyage qui a posé là provisoirement ses bagages et va être témoin de l'extraordinaire obstination déployée par un compagnon dont rien ne peut ébranler la détermination. « Il y a des questions auxquelles l'homme dont je parle ne veut pas répondre. »

Alors elle invente une fiction aimante, épique, complice, inquiète, qui saisit l'énergie de l'espoir, l'impatience, l'élan. « Toi, le confiant : moi, celle qui doute. » *Nafar*, « l'étranger », qui désigne dans le roman ce garçon sans nom propre, est un terme méprisant dans la bouche des passeurs, mais la narratrice l'a choisi car dans ce mot « il y a

le sacrifice et la peine, il y a la frousse et l'ardeur ». Il est le nom commun à tous les prétendants à la grande traversée.

Véronique Rossignol

MATHILDE CHAPUIS

Nafar



LIANA LEVI

TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 15 EUROS, 150 P.
EAN : 9791034901654
SORTIE : 22 AOÛT



9 791034 901654



PREMIERS ROMANS

**MATHILDE
CHAPUIS**
★ **NAFAR**

Liana Levi
150 p., 15 €

DERNIER OBSTACLE AVANT L'EUROPE

Plus qu'un roman sur l'exil, *Nafar* est une histoire d'amour et d'espoir. La possibilité de raconter le périple d'un homme parmi des milliers, qui fuit la guerre, tente d'arriver en Europe pour retrouver la dignité et la liberté qui lui ont été volées. Un premier roman ambitieux, émouvant et nécessaire.

Ouvrir le premier roman de Mathilde Chapuis, c'est partir à la rencontre d'un homme et d'une femme. D'un homme qui avance ou tente d'avancer. D'une femme qui veille et retrace le périple. *Nafar*, ce pourrait être le nom de cet homme, un nom venu d'ailleurs, aux sonorités exotiques. Mais l'auteure a choisi de ne pas nommer son « héros », de le désigner par ce mot – *nafar* – qui désignait en arabe classique « celui qui quitte sa patrie pour aller vers une autre » et qui a pris aujourd'hui une connotation plus péjorative pour pointer le migrant, l'étranger. Un mot sur lequel la narratrice choisit de ne pas fermer les yeux pour regarder la situation de son compagnon en face. Un mot dans lequel cohabitent violence et poésie : « Dans *nafar*, j'entends effort. J'entends départ, j'entends hagard et blafard, j'entends rafale et rafier, érafler. J'entends noir, j'entends Na ! et fort, j'entends naïf, phare et far west. » Ce jeune homme qui a quitté Homs et la Syrie en guerre, nous ne connaissons jamais son nom, mais nous n'en avons pas besoin pour trembler à

ses côtés, attendre dans le froid et les ombres pour tenter l'improbable traversée de la rivière Mériç, frontière naturelle entre la Turquie et la Grèce et dernier obstacle avant l'Europe, pour retenir notre souffle, pour savoir si le dieu auquel il maintient malgré tout sa foi a prévu pour lui apaisement et repos ou nouvelles épreuves. Cet homme, c'est le « tu » du roman, celui qui en est le personnage principal mais aussi le destinataire. En regard, il y a le « je » de la narratrice, une femme qui l'aime et qu'il aime, rencontrée à Istanbul. Cette jeune femme ne peut rien faire pour l'aider dans ses multiples tentatives de traversée, elle ne peut qu'être une présence douce aux côtés de cet homme, elle ne peut que vivre et ressentir par procuration sa peur, son découragement, son espoir et sa tristesse. Cette jeune femme n'a que les mots pour tracer sur le papier les étapes de ce périple où les bribes de souvenirs sont pêchés dans le quotidien comme des tessons précieux et où les vides nombreux sont comblés par l'imagination, la mythologie et l'amour. Mathilde Chapuis propose une approche originale de la question de l'exil et de la migration qui oblige le lecteur à cheminer aux côtés de ceux qui risquent tout pour un espoir aux allures de mirage. Un très beau texte, engagé et sensible, qui porte en son cœur une réflexion sur le pouvoir des mots pour être au monde, dire le monde et se révéler aux autres. ► PAR MARIE

MICHAUD LIBRAIRIE GIBERT JOSEPH (POITIERS)



LU & CONSEILLÉ PAR

S. Gastel
Lib. Terre des livres
(Lyon)
M. Hirbec
Lib. La Buissonnière
(Yvetot)
M. Ferragu
Lib. Le Passeur de l'Isle
(L'Isle-sur-la-Sorgue)
C. Aimé Lib. M'Lire
Anjou (Château-Gontier)



BELGAINAGE

Au cœur du récit, un fleuve. Et trois noms. Meriç, nommé ainsi côté turc, Nevros, pour les Grecs et Maritza pour les Bulgares où il prend sa source. Un cours d'eau qui sert de frontière entre la Turquie et la Grèce et que les "nafarat" aspirent à traverser afin de rallier l'espace Schengen.

De l'autre côté du fleuve, l'espoir

La primo-romancière Mathilde Chapuis donne chair aux "prétendants à l'Europe". Un récit plein d'amour et d'humanité.



★★★★ **Nafar** Roman De Mathilde Chapuis, Liana Levi, 150 pp. Prix env. 15 €

Nafar aurait pu être le prénom du personnage principal du très beau premier roman de Mathilde Chapuis. Mais dès les premières pages, l'auteure nous informe qu'il s'agit d'un mot qui viendrait de l'arabe classique, possédant plusieurs définitions dont la dernière acception est "celui qui est issu d'une région pauvre, contraint de travailler dans une plus riche, coupé de son berceau, perpétuellement en transit". En Syrie, les passeurs utilisent ce terme pour parler des "prétendants à l'Europe" comme l'écrit très joliment la romancière française de 32 ans, car jamais elle n'emploie le mot migrant.

Un thème non prémédité

Après ses études de lettres, Mathilde Chapuis décide de voyager. Elle pense se rendre en Iran ou en Géorgie. "M'éloigner sans prendre l'avion" précise-t-elle alors qu'on la rencontre pour en savoir un peu plus sur la genèse de son livre. Elle empruntera les transports en commun et fera du stop, aussi. Finalement, après avoir sillonné le Liban, la Grèce et la Turquie, elle s'installe à Istanbul. "Je ne me suis pas rendue dans ces régions, entre 2012 et 2015, avec l'idée de rencontrer un certain type de population, de m'impliquer dans une cause actuelle ni de m'intéresser particulièrement à des enjeux géopolitiques brûlants" analyse la jeune femme. Si ce n'était pas son objectif premier, toujours est-il qu'au fur et à mesure qu'elle fait la connaissance d'exilés syriens, elle s'intéresse à leur sort.

Elle mettra quelques années avant de donner une cohérence à toutes les choses qu'elle a vécues ou observées, tous les témoignages qu'elle a écoutés pour, au final, les condenser dans un roman de 150 pages. Ce qu'elle fournit est une histoire particulièrement sensible et bien charpentée racontée par une narratrice qui emploie le "tu" et le "je". "Si je m'étais servi du 'il', il y aurait eu une forme de surplomb, ce que je ne souhaitais pas. Ce qui importait, ici, c'était de se concentrer sur la relation qui unit la narratrice et le personnage. Je ne voulais pas désigner l'autre, celui qu'on a le droit de rejeter ou d'accepter. Ici, il s'agit d'une relation intime, à la fois douce et éprouvante." Il y a énormément d'amour et d'humanité dans ce livre qui fait œuvre utile, qui donne chair à un "nafar", son parcours singulier ayant pas mal de points communs avec les milliers qui tentent de traverser la frontière gréco-turque. "Nafar sonne bien à mes oreilles. "Dans nafar, j'entends effort. J'entends départ, j'entends hagard et blafard. J'entends rafale et rafle, érafler. J'entends noir, j'entends Na! et fort, j'entends naïf, phare et far west [...] Permetts-tu que je l'utilise moi aussi. Puis-je dire que tu es un nafar?" écrit celle posédant une séduisante musicalité de la langue.

Un récit bien documenté

Au cœur du récit, un fleuve. Et trois noms. Meriç, nommé ainsi côté turc, Nevros, pour les Grecs et Maritza pour les Bulgares où il prend sa source. Un cours d'eau qui sert de frontière entre la Turquie et la Grèce. "Il y a un peu plus de 100 ans, la séparation n'était pas aussi drastique. Maintenant, il incarne la démarcation entre l'Orient et l'espace Schengen. Avec cette idée qu'une fois la frontière passée, on pourra circuler librement", observe l'auteure, tout en tempérant "enfin plus ou moins".

Nafar bénéficie d'une incroyable documentation. Historique, linguistique et mythologique. À la fin de

l'ouvrage, Mathilde Chapuis indique que ce récit s'est enrichi de discussions avec ses proches, qu'il s'est nourri de leurs réflexions et de leurs idées. Sans parler de divers ouvrages consultés. "Cela me passionne. L'empire ottoman a occupé ces régions-là. Il y a eu des glissements d'une langue à l'autre. Dans le livre,

la Syrie, la Turquie et la Grèce ont toutes des 'valeurs' différentes pour le personnage principal. Par exemple, quand il arrive en Grèce, il est déçu parce que ça ressemble trop à chez lui, cela ne répond pas à ses espérances." Qu'attend-il de l'Europe, alors, et de la Suède – "autre mot pour avenir, pour sens à ma vie" – où il rêve de se rendre? "Il attend que les immeubles soient en parfait état, qu'il y ait un ordre particulier, qu'il ne voit pas de misère comme celle qu'il observe quand il arrive à Athènes."

Force de caractère

Dans *Nafar*, on parle arabe, turc et grec, la narratrice s'exprime en français et les deux héros, entre eux, échangent en anglais, mais aussi dans une langue inventée, "où se jouent les quiproquos de leur relation et tout ce qui fait que la narratrice n'arrive pas à avoir accès à cet homme dont elle est amoureuse". Une jolie trouvaille.

Autre chose que l'écrivaine transmet avec acuité est la force de caractère de ces migrants, jamais résignés ni découragés, même quand leur expédition échoue. "Je pense que ça vient d'un endroit de l'être humain – son âme, sa conscience – que les gens qui n'ont pas vécu ce désastre-là, cet effondrement total de leur vie ne peuvent pas connaître. S'ils ne se résignent pas, c'est parce qu'ils n'ont pas le choix. Ils doivent absolument y arriver sinon il n'y a plus d'espoir. Au point de risquer sa vie. Oui, ça paraît fou" estime Mathilde Chapuis, soudain pensive.

Marie-Anne Georges

➔ Rencontre avec Mathilde Chapuis à la librairie Tulitu, rue de Flandre, 55, 1000 Bruxelles. Mercredi 18 septembre à 19h.



OPALE/LIANA LEVI

Mathilde Chapuis
"Nafar", un premier roman sensible, délicat et plein d'empathie.



Le hasardeux parcours de l'exil



Mathilde Chapuis *Nafar*
Liana Levi 2019 / 15 € - 98.25 ffr. / 160 pages
ISBN : 979-10-349-0165-4
FORMAT : 14 cm × 21 cm
Imprimer

Mathilde Chapuis (née en 1987) a sillonné la Grèce, la Turquie et le Liban. Son premier roman *Nafar* nous fait partager sa proximité avec des exilés syriens rencontrés en Turquie. Parmi les routes clandestines empruntées par ces prétendants à l'Europe, la traversée du Meriç est l'une des options possibles mais elle est très dangereuse : atteindre la Grèce depuis la Turquie en franchissant le fleuve-frontière nommé Maritza en Bulgarie (Sylvie Vartan l'a chanté, avec les douleurs de l'exil), le pays où il prend sa source, jusqu'à Evros en Grèce. Mais la Grèce est en Europe et le territoire est surveillé par les militaires.

Une nuit d'octobre, dans le froid atténué par son seul vêtement chaud, une veste en daim bleu achetée en solde, un homme qui vient d'Homs où il tenait un café prospère, un café désormais en ruines, se cache dans l'abondante végétation au bord du fleuve pour tenter la traversée clandestinement. Il s'enfonce dans la forêt, le cœur battant, le souffle court ; non loin, le fleuve gronde. C'est le dernier obstacle avant la promesse d'une vie nouvelle et meilleure, loin de la Syrie et ses bombardements, les ruines, la faim au ventre. Cet homme que l'on suit pas à pas dans sa traversée-épopée est un *nafar* ; le mot vient de l'arabe classique et désigne un voyageur issu d'une région pauvre, contraint de travailler dans un pays plus riche, coupé de ses racines, un migrant en langage moderne. On ne connaît pas son nom ; à travers son lien intime avec la narratrice, son histoire se dessine par fragments.

La loi 49 de Bachar-el-Assad menace la population syrienne : «*toute personne affiliée à l'organisation des Frères Musulmans sera condamnée à la peine capitale*». La jeunesse du fugitif s'est déroulée sous la menace de la dictature, l'élan des printemps arabes a échoué, il n'y a plus d'espoir. L'exil, les mois d'attente avant le passage, telle est la vie du *nafar* qui rêve de paysages calmes et blancs dans une maison à soi, en Suède ou ailleurs. «*Leur existence se résume à une tentative permanente et désespérée pour entrer en contact avec les bonnes personnes, pour avoir les bonnes informations, tentative ultime pour quitter la Turquie dans les meilleures conditions*».

Ce premier roman est réussi, poignant, d'une plume sensible qui retranscrit efficacement le drame des migrants, des exilés, des *nafarat*, leur obsession et le long travail de deuil pour leur pays d'origine. Un récit qui devrait aider à réfléchir sur notre rapport à l'étranger.

Quatre Sans Quatre

Chroniques Des Polars et des Notes Fiction Top 10 Recherche Twitter

Chronique Livre :

NAFAR de Mathilde Chapuis



Publié par Psycho-Pat le 20/08/2019

Quatre Sans... Quatrième de couv...

Une nuit d'octobre, c'est sur la rive turque du Meriç, le fleuve-frontière qui sépare l'Orient de l'Europe, qu'une mystérieuse narratrice arrête son regard. Et plus précisément sur l'homme épuisé qui, dans les buissons de ronces, se cache des soldats chargés d'empêcher les clandestins de passer du côté grec. Car celui qui s'apprête à franchir le Meriç est **un nafar : un sans-droit, un migrant**.

Retraçant pas à pas sa périlleuse traversée, la narratrice émaille son récit d'échappées sur cette région meurtrie par l'Histoire et sur le quotidien de tous les Syriens qui, comme l'homme à la veste bleue se préparant à plonger, cherchent coûte que coûte un avenir meilleur loin de la dictature de Bachar al-Assad.

Elle est celle qui témoigne des combines et des faux départs, imagine ce qu'on lui tait, partage les doutes et les espoirs.

L'extrait

« Ton tour arrive, Docteur, lit-on sur un mur de Deraa, au sud du pays.

Un tag provocant. Une menace. Un gribouillage d'adolescents aussi inconcevable que les propos de Nizaar quelques semaines auparavant.

« Docteur » désigne Bachar Al-Assad. Tout le monde le sait en Syrie. Bachar ainsi surnommé parce qu'il a étudié la médecine. Avant de succéder à son père, il était ophtalmologue. Mais Docteur porte la blouse blanche du savant fou. Docteur soigne en crevant les yeux, en découpant les paupières. Docteur charcute, manipule et détruit. Docteur et ses sbires feront payer leur effronterie aux adolescents qui ont osé le menacer.

Nous sommes au mois de mars. À la délégation de pères venus demander à la police de Deraa qu'on leur rende leurs fils et filles : « Oubliez-les. Faites-en d'autres. Et si vous n'en êtes pas capables, amenez-nous vos femmes, on s'en chargera. »

Ces mots-là sont indélébiles. C'est tout le peuple syrien que le régime insulte par la voix de celui qui les profère.

Certains se réunissent devant le palais de justice de Deraa. En silence. Ils n'osent pas encore utiliser les mots. Ils parlent avec leur corps, leur présence timide et leurs gestes apeurés. Ce sont les parents, les familles, les proches des familles. Trois jours après, ils sont plus nombreux et prennent enfin la parole. Une parole succincte, hachée, lapidaire. Il y en a un qui ose, il y en a un qui crie, les autres qui s'engouffrent dans la faille qu'il a ouverte et se mettent à crier aussi. Ils ne sont pas fous. Mais il y a en eux, à ce moment précis, quelque chose de la folie. Une lumière vive qui leur fait éprouver une lucidité terrible, jamais ressentie jusqu'alors, et dont ils ont à peine conscience. Est-il possible que ce soit vraiment ton tour, Docteur ? » (p. 56-57)

L'avis de Quatre Sans Quatre

Istanbul – Edirne (Turquie). ***Ils sont là, ils attendent, s'affairent, courent à droite et à gauche en vue d'hypothétiques rendez-vous***, à la recherche de tuyaux se révélant souvent crevés, voire mortels. *Ils*, ce sont les nafarat, les migrants, les immigrés, les réfugiés, tout ce que vous voulez, les dénominations ne manquent pas pour une même réalité. Ces cohortes de misérables dont on ne se donne plus la peine de chercher l'identité, contraints de fuir leurs patries. Cette vague d'envahisseurs qui doit à tout prix être arrêtée, selon les nationalistes et les auto-proclamés progressistes, appliquant peu ou prou les mêmes politiques de rejet. *Ils* sont un événement, une actu, un embarras, autant dire un objet d'intérêt à temps partiel entre deux infos footballistiques ou sociales. Une chose désagréable qui envahit votre salon à l'heure de l'apéro lorsqu'on essaie de se détendre d'une journée pénible. *Ils* sont, pour la plupart, des innocents que les crimes de quelques puissants ont fait basculer dans l'illégalité. De victimes, *ils* sont devenus coupables de n'avoir pas les bons papiers, de n'être pas nés au bon endroit.

Nafar était un mot courant, sans connotation particulière. Il désignait, en arabe, un groupe de personnes ayant quitté son pays, un état de fait. Aujourd'hui, il est devenu méprisant, infamant, il sert, en Arabie Saoudite, à nommer les travailleurs immigrés, il est utilisé par les passeurs en lieu et place de marchandise, de bétail. L'autrice lui redonne ses lettres de noblesse en appelant ainsi son personnage principal, un être humain à part entière, avec ses qualités et ses défauts. Un homme devant à tout prix traverser le fleuve Mériç à Edirne, pour gagner la Grèce et l'Europe. Un homme tapi dans les fourrés, couché sur les ronces dont les épines, complices des gardes turcs, le retiennent à la rive, ou l'incitent à réfléchir à la possibilité de la noyade en blessant sa peau.

Dans la tour de Babel qu'est devenue Istanbul, Syriens, Somaliens, Érythréens, Irakiens s'entassent en attendant de rejoindre l'Europe, la vraie : l'Allemagne, la France, la Suède, l'Angleterre, pas cet ersatz qu'est, à leurs yeux, la Grèce, ravagée par le FMI et la Commission européenne. Mais pour cela il faut tout de même y parvenir, forcer la frontière à la nage, ou en suivant des passeurs aux tarifs prohibitifs, arnaqueurs de première, trafiquants d'êtres humains en souffrance. Poussés par la nécessaire discrétion, ces hommes inventent un langage (les femmes et enfants patientent souvent dans un pays frontalier, le temps qu'ils aient enfin trouvé une terre sûre), parlent de *pastèques* pour désigner les bateaux gonflables, de *patates* lorsqu'ils voient des flics. Ils se réunissent le soir, tirent des plans improbables et dessinent des espoirs aussi peu consistants que la fumée de leurs cigarettes de contrebande...

La narratrice, omnisciente, n'a pas besoin de nom, aucune importance, elle est celle qui aime. Elle est l'amoureuse qui veille, vole au-dessus de la Mériç en surveillant son nafar,

celui à qui elle donne vie en racontant son histoire. Celui qu'elle extirpe du troupeau hagard, épuisé, des fuyards en le dotant d'une existence. Celui dont elle partage l'existence entre deux tentatives, échangeant au moyen d'expressions nées de leurs langues mêlées, connue d'eux-seuls, un sabir amoureux et comique, arabo-franco-anglais, qui dit leur amour et le quotidien, l'espoir et la consolation.

« *Que peut-on espérer de celui qui a tout perdu, y compris les mots ?* »

Nafar est jeune. Il avait de l'ambition lorsqu'il habitait à Homs, sa ville natale. Propriétaire d'un café – *soixante-dix chaises* –, il comptait s'agrandir, devait le confier deux fois par semaine à son ami Nizaar afin qu'il y crée son école de théâtre. Nizaar filmait la révolution, mettait la répression et l'horreur en images, la mort en fichiers numériques afin de témoigner... Nizaar qui n'est plus là. Avant, ils étaient prudents, Nizaar et lui parlaient à mots couverts, n'évoquaient pas le Docteur et sa police, les disparitions soudaines, les membres de la famille mutilés à vie par les tortures. Puis il y eut la Tunisie et, avec le départ de Ben Ali, le rêve fou d'un autre possible. Qui finalement se dérobera. Personne ne viendra les aider, les Russes et Bachar feront couler le bain de sang qui noiera l'espérance.

« *Les manifestants sont des microbes et moi, Docteur, je supprimerai ces microbes.* »

L'histoire se déroule entre 2011 et 2015, avant le sinistre pacte conclut entre l'Union européenne et la Turquie d'Erdogan afin que celle-ci resserre encore le contrôle de ses frontières, la situation s'est aggravée depuis. Ce roman raconte les tentatives avortées, les échecs, les semi-réussites, les victoires se transformant en défaites, l'espoir toujours là pour le nafar de gagner la Suède. Pourquoi ce pays-là ? Pas par une sorte de *benchmarking* - un comparatif entre les différentes prestations sociales des pays de l'UE -, selon la formule indécente d'une politicienne française cynique, non, juste parce que c'est celui qui est le plus éloigné vers le nord de son pays où il a tant souffert. Ou serait-ce à cause de cette veste en daim bleue qu'il a choisie avec soin à Homs et qu'il ne veut pas quitter – *Blue Suede jacket* -, allez savoir, n'importe qui dit n'importe quoi sur les migrants, sans risque d'être contredit, ils n'ont jamais la parole, sauf sous la plume de Mathilde Chapuis, qui leur donne également de la chair, un passé, des rêves.

« *J'ai de la compassion pour ce corps qui n'en est qu'aux prémices d'une longue série d'épreuves. Je ressens ce que la peur l'empêche de ressentir : le fourmillement, le picotement, le mouillé, le glacé... Je suis tout près, je suis dedans, je vis ce qu'il vit.* »

Il va tomber cent fois, se relever tout autant. La narratrice est là, l'aide, s'agace, l'assiste, espère, imagine leur vie une fois franchies ces satanées barrières. Citoyenne française, aucun souci de circulation pour elle, c'est son amour qui est entravé, son avenir proche qui est en cage tant que son compagnon n'aura pas passé le fleuve et gagné la Grèce au péril de sa vie. Quelle déchirure que d'avoir à espérer qu'il puisse enfin risquer sa peau !

Mathilde Chapuis, en plus de sa belle écriture poétique, de son style aérien, qui colle à merveille à sa narratrice planant au-dessus des berges du fleuve, **nous ouvre les yeux, donne chair et âme à un de ces damnés de la terre** qu'il est convenu de nommer du terme générique de *migrant*. Habilement, sans l'identifier, elle l'individualise. Il est à la fois unique et tous les autres. Elle raconte l'amour et la détresse, l'espoir, l'échec et le reste : les cent fois où l'on croit se quitter et où l'autre revient quelques heures après, tête basse, las d'avoir échoué à nouveau. Elle nous met en empathie, nous nageons avec lui, tendons les bras aussi vers l'autre rive, paniquons en buvant la tasse, craignons les dénonciations et les soldats. Grâce à son talent, le lecteur devient accompagnateur, et il n'est pas de meilleur moyen pour lier connaissance que de cheminer ensemble et d'apprendre. Tuer les préjugés et la sottise n'est pas un crime. Ou alors un crime *pour* l'humanité. Un bien beau chef

d'inculpation qui sied idéalement avec le délit de solidarité, né au sein de beaux esprits tordus.

Magnifiquement écrit, Nafar est un grand roman, pétri d'humanité, une sublime et terrible histoire d'aujourd'hui, indispensable à qui veut tenter de comprendre le drame des exilés.

Notice bio

Mathilde Chapuis est née à Belfort en 1987. Après des études de littérature à Strasbourg puis à Naples, elle sillonne la Grèce, la Turquie et le Liban avant de s'installer de 2013 à 2015 à Istanbul. Depuis 2016, elle vit à Bruxelles. **Nafar**, son premier roman, se nourrit d'une précieuse proximité avec des exilés syriens rencontrés en Turquie.

La musique du livre

La Maritza est le nom bulgare de la Mériç.

Sylvie Vartan – La Maritza

NAFAR – Mathilde Chapuis – Éditions Liana Levi – 152 p. août 2019

photo : la Mériç à Edirne - [Visual Hunt](#)



Rentrée Littéraire 2019/ Nafar, Mathilde Chapuis : l'épopée des migrants vue sous un angle humaniste

"L'attente devenait insupportable, ton impatience a pris le dessus. Tu as inspiré profondément, tu t'apretais déjà à plonger dans l'eau du fleuve et tu es sorti du tuyau. Tu ne sais plus si tu es parti il y a 20 minutes ou bien si tu marches déjà depuis 2 ou trois heures. Espaces et temps sont des données absentes."

Nafar, c'est un mot arabe pour décrire celui qui quitte sa patrie, il est désormais utilisé de façon un peu péjorative pour parler du migrant.

Et c'est ce mot qui est utilisé pour qualifier le personnage principal du premier roman de Mathilde Chapuis, qui se place dans la tête d'un exilé syrien qui s'apprête à traverser le fleuve du Meriç, le fleuve-frontière qui sépare l'Orient de l'Europe, qui l'amène de la Turquie à la Grèce.

On ne connaîtra jamais son nom de cet homme forcé de quitter cette Syrie en guerre et sa tragique et périlleuse épopée est racontée par un témoin mystérieux dont on connaîtra les liens avec l'auteur que plus tard dans le récit, construit sous la forme d'un puzzle.

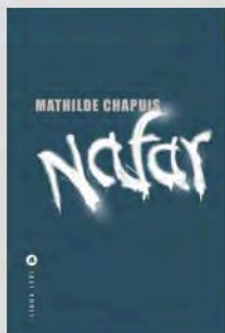
Le texte est à la seconde personne du singulier, on s'apercevra plus tard dans le récit qu'il s'agit de la compagne de cet exilé, qui tisse le fil délicat d'une traversée périlleuse, mélangeant souvenirs de leurs histoires et parcours présent, et on voit à quel point cette jeune femme se sent impuissante face au désarroi de l' élu de son cœur.

L'approche humaniste et singulière de l'auteure permet d'aborder cette épineuse question de l'exil en posant un regard différent de celui des médias, un regard plein de pudeur et de sensibilité.

Un beau texte, pudique et délicat, salutaire et ambitieux...

"Mais il me faut tes joues, tes joues lisses des joues barbus tes joues pour poser mes mains tes joues pour poser mes lèvres".

Mathilde Chapuis, Nafar, Liana Lévi, 150 pages, 15 € (le 22 août 2019)



Nafar : "Dikcare !"

Mathilde Chapuis

Liana Levi

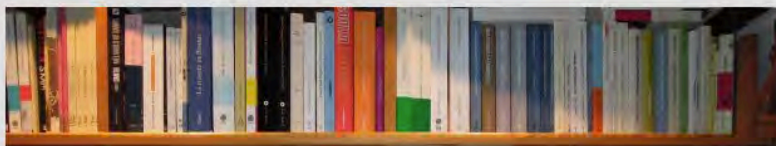
ISBN : 9791034901654

152 pages

Parution : 22/08/2019

Le 04 août 2019

[Voir ou laisser un commentaire](#)



Histoires d'exil, d'une rencontre amoureuse, quête de soi, objet littéraire singulier à la fois universel et très personnel, le premier roman de Mathilde Chapuis (Liana Levi) implique, abrupt et immédiat, sensible mais sans excès.

Une atmosphère intimiste resserrée entre un *Je* et un *Tu*, dans laquelle le lecteur s'attarde facilement et en continu, sans jamais fléchir d'ennui ni de lassitude.

Sans déranger, avec le sentiment d'être à bonne distance à une place qu'on lui a réservée, il assiste et prend part à un événement que l'actualité traite désormais comme un fait-divers ordinaire, celui de la migration vers l'Europe de populations (ici un jeune homme syrien) menacées par la guerre et ses atrocités. *"Je suis là parce que je n'ai pas le choix."*

Mais, à la différence des nombreux récits qui témoignent de cette fuite inexorable, celui de Mathilde Chapuis s'éprouve en direct, authentique et vibrant, avec la fragilité d'émotions quasi-instantanées que l'écriture vient à peine assoupir.

"La Suède est un autre mot pour avenir. Un autre mot pour sens à ma vie"

A Istanbul, un jeune homme syrien rêve d'Europe ; il veut aller jusqu'en Suède. A Istanbul, une jeune femme française rêve d'inconnu, veut découvrir un autre monde, là-bas vers l'Est. Portés par deux extrémités opposées, ils se rencontrent pourtant. C'est le début d'une histoire. *"J'ai rencontré un homme qui échoue [...] j'ai rencontré un homme que rien n'arrête"*.

Page après page, se dessine le quotidien d'un exilé pauvre, en transit en Turquie et qui n'a qu'une obsession : atteindre l'Europe pour pouvoir commencer à vivre. A ses côtés, la jeune femme assiste aux préparatifs, aux faux-départs, partage la peur et l'angoisse, l'attente, la déception, les douleurs, l'épuisement, accompagne celui qu'elle aime avec inquiétude mais sans enfreindre l'objectif qu'il s'est fixé. Et écrit, raconte pour que cela reste supportable. *"J'observe, je consigne et j'invente. J'agis en sorcière, en déesse ou en fée. Je te porte de toute la force de mon esprit, j'influence le déroulement de ton trajet [...] Mes mots ont le pouvoir de conjurer le mauvais sort, ils consolent, ils sauvent in extremis, ils écartent le danger."*

Porté par une narration double, le texte oscille entre *Je* (la jeune femme française qui écrit et partage l'existence de l'homme qui fuit)) et *Tu* (le jeune homme qui fuit, observé et mis en scène par les mots de la jeune femme).

Une alternance de personnes qui s'interpénètrent avec naturel, comme les mots issus de leurs deux langues d'origine qui fusionnent avec le turc pour créer un langage propre à leurs conversations.

Entrecoupé de brèves références historiques sur cette région du monde qui apportent une réalité expressive au décor, structuré et rythmé comme un roman, le livre va au-delà du témoignage. Plus proche, intensément complice, il laisse échapper la force, l'ardeur et l'énergie de la jeunesse, le souffle puissant de l'espoir et de la lutte et donne envie, c'est certain, *"d'apprendre chaque jour à s'aimer davantage."*

Cécile PELLERIN

NAFAR

Publié par TOURNEUR DE PAGES le 22 AOÛT 2019

Une nuit d'octobre, un homme fuit son pays pour atteindre un idéal. Quittant la Syrie pour rejoindre la Suède, ce réfugié devient un nafar : un sans-droit, un migrant. Une narratrice raconte ce périple, toute cette aventure et en filigrane, dresse le portrait d'un pays, d'une zone dévastée par la guerre.

« Tu sais comme j'aime regarder les plans, tracer et retrouver les itinéraires empruntés. J'aime la beauté des cartes anciennes, la façon dont on représentait les mers, les fleuves et les villages. On ne dessine pas seulement un territoire mais l'on raconte des voyages, des exodes et des événements historiques. On lit des récits d'aventures, on piste des personnages dans leurs tribulations, des armées ou des peuples tout entiers dans leur déroute. A travers les haltes et les détours, ce sont les souffrances et les doutes qui s'expriment. On entre dans le cœur des choses. Car ces lignes, droites ou serpentine, sont un peu le reflet des destins qui les ont inspirées. »

Ce premier roman est un portrait à trois facettes. Il y a la narratrice, le migrant – le « nafar » et le territoire, ce monde actuel, traversé et entaché de rêves et d'espoir. C'est à travers le parcours sensible et physique du nafar que nous découvrons les deux autres facettes. Construit en deux parties, le roman instaure un ton très distant dans les premiers chapitres. Le nafar est insaisissable, mû par un désir de vie et de survie. La narratrice semble le suivre à la trace, dissertant sur l'inconscient du réfugié. La seconde partie chamboule tout. En passant à la première personne mais plus encore en abordant frontalement le vrai sujet de son texte – le territoire, le rapport à la Terre, au paysage, Mathilde Chapuis développe une émotion absolument captivante. Sa narratrice explore son point de vue occidental sur l'exil. Cette femme par sa proximité avec le nafar porte en elle tous les espoirs de la liberté, celle dans laquelle elle a grandi et dont elle défend toutes les nuances. Que ce soit en puisant chez Ulysse ou en questionnant la géographie, elle nourrit un amour pour cet homme en quête de vie. Par son imagination, sa culture et sa conviction propre, elle nous conte le récit de cet exilé. Ce voyage dont la véracité ne repose que sur la croyance est bouleversant. Derrière chaque phrase, on ressent la force de la narratrice, cette femme convaincue qu'un ailleurs est possible. Ainsi, après une première partie assez réservée, le texte prend une réelle ampleur, celle du voyage forcé, l'exil, ce mouvement oublié par les Occidentaux qui ont gagné la sédentarité avec le confort capitaliste.

Ce roman est publié par Liana Levi au prix de 15€.